


La culture de la masse par les mass media dans un Liban pluraliste / Dr Jean-Claude Boulos. — Extrait de : Annales de philosophie et des sciences humaines. — N° 9 (1998), pp. 101-115.

Titre de couverture : Annales de philosophie et des sciences humaines

I. Communication interculturelle. II. Télévision —
Appréciation. III. Télévision — Liban.

PER L1044 / FP63328P



La Culture de la Masse par les Mass Media dans un Liban Pluraliste

USEK, le 11 avril 1996

M. Jean-Claude BOULOS

PDG de la Télé-Liban

Jl ne fait aucun doute que la rencontre des deux civilisations occidentale et arabe au Liban, a créé une culture ayant une dimension exceptionnelle qui, à travers les âges, a peaufiné une osmose caractéristique, génératrice d'un nouveau génie, pour ne pas dire de nouveaux génies.

Les Arabes ont apporté leur hospitalité, leur grandeur d'âme, leur panache, leur générosité et les ont offerts en échange de la rigueur, de la précision et de la technologie des Occidentaux. Les Arabes, jadis, inventeurs de tant de techniques et de la mathématique universelle, se sont trouvés, soudain, importateurs de technologies nouvelles, se laissant dépasser, et de loin, par cet Occident parti très tôt à la recherche de nouvelles sciences, de nouveaux mondes, de nouvelles frontières à travers l'univers.

De ces deux cultures étrangement similaires dans leurs différences, est né

une nation pluraliste dans sa religion, dans ses croyances, dans ses lectures, en un mot dans sa culture.

Les hommes et les femmes de ma génération, nés sous le mandat français, ont reçu un enseignement absolument différent de celui que reçoivent aujourd'hui nos petits-enfants, avec cette analogie toutefois, que dans les deux cas, nos petits-enfants et nous sommes confrontés immédiatement à un bilinguisme officiel, à un trilinguisme nécessaire voire à un quadrilinguisme héréditaire, (je parle ici de la communauté arménienne qui nous est si chère). Avec cette différence, qu'il n'est plus question pour les jeunes élèves d'ânonner, comme nous le fîmes, que nos ancêtres, les Gaulois, avaient les cheveux blonds et les yeux bleus.

À la vérité, nous étions tranquilles en énonçant cela, car nous évitions le douloureux dilemme que se posent la plupart des Libanais quand on leur demande fatalement : « Vos ancêtres sont-ils les Phéniciens ou les Arabes ? »

Certains affirmeront bien fort que, hors des Phéniciens, point de salut, d'autres diront que les Arabes, seuls, sont nos ancêtres puisque nous parlons la langue arabe, et enfin des finauds répondront que de toute manière nous sommes des Libanais, une nation arabe qui marque sa différence et dont les racines remontent tout aussi bien aux Phéniciens, aux hordes de Mésopotamie, aux Croisés, aux nomades Tcherkesses, aux Turcs, expliquant ainsi les yeux bleus de nombreux citoyens très arabes et les cheveux blonds des jolies filles de mon pays.

Longue introduction qui porte en elle l'explication de la difficulté de préciser comment imposer une culture à la masse par les mass media dans un pays aussi pluraliste dans sa culture que le Liban. Déjà cette affirmation de pluriculture pourrait hérisser plus d'un, dans une société fraîchement sortie d'une guerre, qui a exacerbé les clivages et marqué, parfois, des différences entre diverses parties d'une même nation, non seulement en raison de divergences politiques, mais aussi à cause d'appartenance confessionnelles qui sont, à tout le moins, génératrices fondamentales d'us et coutumes qui varient d'une religion à une autre, d'une communauté à une autre.

Et là réside la véritable difficulté de la culture de la masse par les mass media.

En jetant un regard sur l'histoire des télévisions dans le monde, l'on constate qu'à travers l'évolution du petit écran, les dirigeants ont toujours

essayé de donner un message de culture. En fait, quelle est la véritable vocation d'une télévision ? Divertir ? Informer ? Éduquer ? Les trois ensemble certes, mais dans quel ordre ? Et avec quelle importance ? Et dans quelle priorité ?

Car, ne nous trompons pas, ces trois verbes sont à la base de toute programmation de télévision et la pondération qui sera accordée à un genre par rapport à un autre, ne manquera pas de donner un profil bien précis à la télévision.

Aux États-Unis, la télévision a vu le triomphe de la TV commerciale et durant de longues années les chaînes de télévision américaines n'ont dû leur succès qu'aux séries western, policières, aux sitcoms et aux soap operas. On faisait assez peu appel aux émissions documentaires, l'histoire, la science, les sciences humaines étant réputées, dans ce pays, matières arides et peu commerciales. La fiction était maîtresse des écrans avec la distraction. Les animateurs inventaient des formules de jeux populaires qui permettaient de construire de véritables campagnes publicitaires, la dure loi de la concurrence obligeant les principales chaînes de télévision à programmer le même type d'émission au même moment. Les sondages étaient souverains.

Newton Minow, collaborateur du Président John Kennedy, décrivait en 1961 le "désert culturel" : l'Amérique atteignait un tel degré de sous-développement à cet égard qu'il devenait un devoir fédéral d'agir sur les chaînes de télévision pour élever le moral et l'intellect de la nation.

Le Président Johnson était plus que tout autre convaincu des pouvoirs toxiques de la télévision. Mais il ne pouvait agir seul contre les puissantes chaînes, maîtresses du réseau national. Il reçut l'aide de la fondation Carnegie. Elle institua à son instigation, une commission qui reçut pour tâche d'étudier la possibilité de créer une chaîne d'émissions culturelles. Deux ans plus tard, la commission rendait public le résultat de ses travaux : une telle télévision n'était pas rentable. Pour exister, elle devait être organisée par l'État lui-même, qui devait la prendre en charge financièrement.

Dans "People look at Television", un sociologue américain, J.A. Steiner, remarquait dans tous les milieux sociaux et culturels une certaine honte du public devant les programmes qu'il regardait pourtant. (Un peu comme chez nous, où Monsieur Tout-le-monde vous dit qu'il ne regarde pas les séries mexicaines alors qu'il vous raconte tout, tout sur Maria Mercedes, Guadaloupe et autre Rosa). Il y avait, cependant, des Américains pour penser qu'on pouvait faire une autre télévision, que l'audiovisuel pouvait jouer un rôle décisif dans la formation des

masses. Ainsi fut créée la chaîne éducative américaine, la NET, National Educational Television.

Par télévision éducative, il ne fallait pas seulement entendre télévision scolaire. La TV éducative devait comprendre, certes, une TV d'enseignement mais aussi une TV publique qui serait culturelle.

En Europe occidentale, la télévision a débouché sur un large public populaire qui, tout en demandant la distraction, exigeait l'enrichissement intellectuel. Dans la plupart des pays, les deux tendances de la culture et de la distraction coexistent, d'autant plus facilement que la télévision reste largement un instrument de l'État. C'est ainsi le cas de la France où le monopole de la télévision devait durer jusqu'à la privatisation de TF1 et la création de Canal Plus. C'est aussi le cas de la BBC en Angleterre, de la RAI en Italie. Ces télévisions ont toujours gardé une large fraction de programmes distrayants dans leurs grilles. Même dans les pays où la concurrence n'existe pas, les chaînes nationales sont malgré tout préoccupées par leur capacité à la distraction qui est la condition majeure de leur audience. Le débat entre culture et distraction est donc, d'entrée en jeu, un faux problème : aucune télévision européenne ne se soucie d'être seulement culturelle. Aucune ne se veut purement distrayante.

Et l'exemple de la télévision ARTE est encore trop jeune pour pouvoir juger de cette expérience unique où deux États, la France et l'Allemagne, se sont entendus pour diffuser une programmation culturelle à outrance. S'il fallait juger ARTE sur les 2 à 3% d'audience, face aux 40% de TF1, il faudrait, bien sûr, fermer cette chaîne.

Nous en arrivons maintenant au Liban, qui connaît l'expérience de l'audiovisuel depuis 1959, se plaçant comme le premier pays du Monde Arabe à s'être doté d'une télévision commerciale. En fait, cette naissance de la télévision répondait à deux critères principaux chez le Libanais : la soif de modernisme, d'abord, la grande envie de communiquer, ensuite.

Or, au Liban, la communication revêt une grande importance. Tout d'abord, elle est née chez nous, avec les premiers voyages commerciaux entrepris par les Phéniciens. Ensuite, elle fait partie de la vie quotidienne économique, sociale et culturelle.

Deux termes importants sont à retenir, ici : échange et liberté d'expression. Avec eux, le visage du Liban se complète dans ses trois principaux volets :

* Le Liban est un pays d'échange, aussi bien de produits et services économiques, que d'art et de culture,

* Le Liban est un pays d'économie libérale, qui favorise le secteur privé dans ses développements et investissements aussi bien locaux qu'étrangers,

* Le Liban est un pays de communication où l'expression est libre et où l'échange d'idées, de principes sociaux, religieux et même idéologiques circule dans la plus pure des traditions démocratiques, que bien des pays envient.

Rien ne peut naître, rien ne peut se créer, ni se faire sans communication, sans échange. À travers l'histoire de notre pays, qui remonte à la nuit des temps, l'on a assisté à un événement majeur dont l'ancienne Byblos fut le théâtre : c'est l'invention de l'Alphabet abécédaire, (où les premières lettres apparaissent en voyelles et consonnes), qui fut le véritable point de départ de la conservation de la connaissance sur des tablettes d'argile, tout d'abord, sur des stèles, sur du papyrus ensuite et sur le papier d'aujourd'hui.

L'évolution à travers les âges, les brassages de civilisations, le passage des peuples divers aux cultures très différentes les unes des autres, ont donné aux peuplades qui ont vécu sur la terre du Liban, un goût né pour la Communication qui connut son développement et son expansion à partir d'ici vers tout le Moyen-Orient et la terre entière. Devrait-on se rappeler la légende de Cadmos qui, à la recherche de sa sœur Europe, emporta avec lui la clef de la connaissance et de la culture : ce fameux Alphabet ?

Cette Communication trouve son couronnement par l'introduction des techniques de l'audiovisuel dans notre pays en 1959, et qui, paradoxe des paradoxes, va connaître son apogée en plein milieu de la guerre libanaise.

Dès le premier instant, au moment du démarrage effectif de la télévision au Liban, la question qui s'est posée n'était pas de savoir si la télévision allait être commerciale ou publique, puisque par définition elle était commerciale, mais bien de décider s'il fallait installer une chaîne diffusant en arabe et une autre diffusant en français. Déjà, en 1959, se posait le problème ambigu d'un pluralisme linguistique évident, dans une société fraîchement indépendante d'un mandat français de plus de 23 ans.

Il fallait donc savoir communiquer et cela demandait de faire appel à une culture aussi vaste que possible touchant un éventail de sujets qui intéressaient non pas un public mais des publics n'ayant souvent que de rares points communs entre eux.

Les différents publics, auxquels on s'adresse, à travers les différents visages que la communication peut prendre, ont le plus souvent besoin d'informations nouvelles, d'apprendre ou de développer quelque chose qui leur a manqué ou échappé dans leur vie. Ils possèdent, plus ou moins, une culture suffisante, sans quelle soit académique ou professionnelle, mais souvent incomplète. Chez certains d'entre eux, la culture se limite au bon sens de l'observation des choses de la vie, tandis que chez d'autres, la culture se traduit à travers l'observation, la recherche, l'analyse, la réflexion et le raisonnement qui en découle.

Maintenant que le mot est lâché, comment pouvoir définir ce qu'est la culture, dans le vrai sens du terme ?

S'il fallait, ici donner une définition de la culture, je reprendrais celle d'Édouard Herriot :

« La Culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié ! »

Boutade dont le sens est très profond, car du fond de notre mémoire ressortent des connaissances générales, dont on a parfois très peu fait l'application dans notre vie quotidienne et professionnelle mais qui, au détour d'une conversation, resurgissent à propos, pour nous donner un lustre qui fait murmurer autour de nous : « Quelle culture il a ! »

Diverses définitions apparaissent lorsque le mot CULTURE est évoqué dans le vocabulaire quotidien. Krober et Klickhohn, sociologues et chercheurs américains, (ce qui vous prouve que j'ai fait mon petit travail de recherche pour préparer cette conférence !), ont dressé un inventaire des multiples manières d'utiliser ce terme, à partir du moment où il a été appliqué aux sociétés humaines. Deux d'entre elles peuvent être retenues :

1- Une définition restreinte qui décrit l'organisation symbolique d'un groupe et de l'ensemble des valeurs étayant la représentation qu'il se fait de lui-même, de ses rapports avec d'autres groupes et de ceux avec l'univers naturel.

2- Une définition plus large utilise ce terme aussi bien pour décrire les coutumes, les croyances, la langue, les idées, les goûts et la connaissance technique de l'environnement total de l'homme.

Cette deuxième définition est très importante car elle donne d'emblée la difficulté qu'il y aura à créer une culture pour la masse quand la masse est aussi hétérogène qu'elle l'est au Liban.

Peut-on alors, vraiment, donner à une population une certaine culture par les médias qui s'adressent à elle ? Et cette population est-elle capable d'accepter, tout d'abord, d'acquérir ensuite, la culture qu'on va lui proposer ?

Que la masse puisse acquérir une culture par les mass media, cela ne peut faire aucun doute. J'ai eu personnellement à diriger, durant douze ans, les programmes de la Compagnie Libanaise de Télévision, première télé du monde arabe, soit de 1958 à 1970. Il ne faisait aucun doute que nous avions tenté dès le départ d'apporter, aux côtés d'un nombre impressionnant de programmes distractifs, quelques éléments qui auront servi à rehausser le niveau de culture de nos téléspectateurs que nous allions, en définitive, recruter dans tous les milieux de la société libanaise : du pauvre au riche, de l'analphabète à l'universitaire, du musulman au chrétien, du jeune au vieux. L'immense tâche qui nous attendait nous fut dans un premier temps, facilitée, car de nombreux professeurs, des hommes de science, se prêtaient de bon cœur pour donner à un public, restreint certes, la quintessence de leur savoir. La télévision était seule. Sans concurrence, elle pouvait se permettre d'aborder des sujets de culture sans risque de voir les gens changer de canal. Il n'y en avait pas d'autres. Expériences de physique, émissions littéraires, problèmes de maths, théâtre d'art et d'essai, films de ciné-clubs se succédaient à l'écran, en arabe ou en français.

Même quand les émissions sortaient de ce cadre sérieux, un effort se faisait dans les jeux pour que les questions et les réponses apportent cette information culturelle supplémentaire aux téléspectateurs.

Alors la masse a-t-elle pu acquérir une certaine culture ?

a- À cette question, délicate, on serait tenté de répondre OUI impulsivement. Mais alors on se trouverait face à une culture à base d'informations éparses, si on prend le terme information dans le sens de la nouvelle brève et non développée, le flash informatif en quelque sorte. L'individu risquerait fortement de se retrouver cultivé mais sans véritable culture, sans aucun tremplin d'expansion possible puisque l'appel à la recherche, à l'analyse et à la réflexion resterait inexistant, du moins réduit à sa plus simple expression. Mais, par ailleurs, ce cumul de flashes informatifs ne donnerait-il pas aussi, à l'individu l'occasion d'avoir une vision d'ensemble des phénomènes qui l'entourent lui permettant d'aborder plus facilement certains aspects du discours quotidien et des situations socio-politiques ?

Mais alors si l'on définit la culture comme l'ensemble des connaissances acquises par l'homme, ses valeurs, son patrimoine, etc. quelle serait sa valeur réelle, quelle serait la rémanence intellectuelle qu'elle provoquerait ? Ce touche-à-tout culturel pourra-t-il engendrer un véritable être cultivé ?

b- On serait alors tenté de répondre NON à cette question, mais, dans cette situation d'équilibre fragile, quelle serait la source de la culture personnalisée et individuelle de l'homme ? Les connaissances acquises à l'école ou dans les universités s'ancrent-elles suffisamment dans le cerveau de l'individu pour ne nécessiter aucun autre développement ? Et ce dernier, n'apporterait-il pas ce plus pour parfaire cette tête bien pleine, acquise sur les bancs de l'institution éducative ?

La tentation serait grande de passer de l'individu à la masse en extrapolant toutes les données des différentes définitions que je vous ai énumérées. Ce serait trop facile. Ce serait simple d'ailleurs dans un environnement national homogène du point de vue culture. Je ne pense pas que l'Islande aurait un problème. Ni le Japon avant sa poussée moderniste de l'après deuxième guerre mondiale. Dans ces deux cas on peut parler d'un pluralisme de couches sociales, mais sûrement pas d'un pluralisme culturel tel qu'on le vit et qu'on le connaît au Liban.

Retour à la case de départ avec trois affirmations :

- * Le Liban connaît une culture pluraliste.
- * Le Liban connaît des médias audiovisuels pluralistes.
- * Le Liban veut cultiver les masses par l'audiovisuel.

Je rappelle, ici, la définition large que j'avais donnée de la culture en utilisant ce terme pour décrire les coutumes, les croyances, la langue, les idées, les goûts et la connaissance technique de l'environnement total de l'homme.

Au Liban les coutumes sont-elles les mêmes du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest ? Certes, de nombreux us acquis à travers les siècles, des différents peuples ayant transhumé ou vécu dans le pays, restent les mêmes. Mais, il n'y a aucun doute que les gens diffèrent dans leurs habitudes et surtout dans les tabous qui gèrent leur vie quotidienne. Si l'on voulait par exemple, éduquer la population en lui montrant les retombées négatives du crime d'honneur, il ne fait aucun doute qu'un discours le condamnant serait très mal accueilli par une fraction de la population dont la fierté est de laver dans le sang la mauvaise conduite d'une sœur.

Les croyances différentes sont aussi à la base non seulement d'une coexistence que l'on connaît depuis des siècles, mais aussi d'un système politique inhérent à la vie quotidienne et que les politiciens eux-mêmes, en essayant de l'abolir, contribuent à ancrer de plus en plus dans l'esprit des citoyens. C'est là que la nécessité d'une culture pluraliste, qui conviendrait à toutes les communautés formant la mosaïque de notre pays, devient évidente. Le cahier des charges devant régulariser les télévisions de demain, l'a bien remarqué et veut tenter d'équilibrer les émissions à caractère religieux entre les deux grandes communautés afin de ne point permettre à des télévisions à caractère entièrement religieux, vouées à une seule croyance, d'occuper une antenne en exclusivité. Ce serait fermer une porte culturelle d'importance aux autres communautés. Cette porte est à la base de la compréhension, de l'acceptation et de la coexistence inter-communautaire et inter-pluraliste. La culture issue de chaque croyance a des spécificités bien ancrées dans les cerveaux des citoyens qui ne peuvent admettre de recevoir de leur mass media une culture qui ne prenne pas en considération leur culture, en même temps qu'une autre, qui n'apporte de connaissances que dans un seul sens, qui ne flatte qu'une seule croyance au détriment de toute autre.

La langue est aussi objet de culture. Un pays comme le Liban se flatte de parler l'arabe, le français et l'anglais. Dix pour cent de sa population est fière d'ajouter l'arménien à ces trois langues. Mais le pluralisme linguistique ne s'arrête pas à ces quatre langues couramment parlées dans notre pays. On peut y ajouter l'espagnol, l'italien, l'allemand, le turc, le russe, le dialecte araméen, le portugais, et bien d'autres que je ne peux citer ici. Et toutes ces langues ont apporté avec elles la perception subtile des différentes cultures du monde contemporain. le multilinguisme, loin d'être un handicap, est au contraire un avantage certain, non seulement pour la communication des Libanais avec les étrangers, mais certes pour leur propre communication, c'est-à-dire leur information, leur curiosité ... ce qui mène l'autoculture.

L'histoire du Liban est riche d'enseignements. D'aucuns auraient résisté à l'envahissement des valeurs et cultures étrangères, pour tenter de conserver un patrimoine pur et intact. Notre pays, par contre, connaissant ses ressources naturelles et ses moyens limités, avait depuis longtemps tablé sur la sagesse d'accepter le fait présent, et bien souvent à son corps défendant. Cet héritage inestimable de sagesse lui a toujours dicté l'adoption de la

souplesse comme arme principale de protection et de résistance qui se traduit, souvent, par cette faculté inégalée dans le monde, de pouvoir s'adapter si facilement à toutes les situations et aux divers courants des âges, qui lui ont été imposés, sans pour autant renier sa propre personnalité. Il a su en tirer profit et adopter le meilleur pour mieux développer ses relations avec le monde extérieur. Il a su créer une richesse de culture. Voilà la richesse du pluralisme au Liban.

Les mass media peuvent-ils, dès lors, ignorer ce pluralisme linguistique sans risquer de perdre une large partie de leur audience ? En décidant, en 1959, d'émettre sur un Canal 9 des émissions à pondération française, la Compagnie Libanaise de Télévision faisait le choix de plaire aux deux fractions bien distinctes de la population libanaise. Les arabophones et les francophones possédaient une culture, quinze ans après le mandat français, diamétralement opposée dans ses sources, ses applications quotidiennes, ses goûts et souvent dans ses choix politiques.

Jusqu'à nos jours, cette différence reste étrangement ancrée dans l'esprit des Libanais. Pour ne prendre que l'exemple des radios FM, comptez le nombre de celles qui émettent uniquement en langues étrangères, et l'engouement de l'auditeur pour ces radios là, et vous pourrez connaître l'immense différence qui sépare les goûts des gens à ce sujet. Tous les sondages se sont accordés pour classer parmi les dix premières radio FM, toutes les Radio One, La Une, 88.3, Radio Mont Liban, France FM, Hit FM, Nostalgie ... qui émettent soit en français soit en anglais. Seule Radio Jabal Lubnan, émettant en langue arabe, se fraye un chemin entre ces dix premières radios. D'ailleurs, que de larmes n'ont-elles pas été versées quand la C33, pourtant annoncée en 1988 lors de sa création, comme étant le néo-Canal 9 de Télé Liban, qui avait entre-temps rendu l'âme, a changé de cap pour diffuser résolument, aux heures de grande écoute, des émissions en langue arabe, privant ainsi un public de ses émissions favorites en langue française.

Dernièrement aussi, une renaissance de la défense de la francophonie au Liban, est en train de déferler dans de nombreux domaines envahis par la vague anglo-saxonne omniprésente et omnipuissante. Un Mondial de la Publicité Francophone tiendra ses délibérations au Liban, en juillet de cette année, pour encourager la créativité publicitaire en langue française dans la presse, à la radio et à la télévision. Des colloques se sont tenus à l'USJ, à l'école dentaire, pour affirmer, pour confirmer le renouveau de la fran-

cophonie au Liban. Exemple personnel : j'ai écrit une histoire de la télévision, sous le titre « La Télé, quelle Histoire ! », traduite en arabe par Joe Saadé. Les chiffres prouvent les 2/3 des ventes se sont faites en français. Ce pluralisme linguistique, au Liban, ne peut requérir qu'un pluralisme audiovisuel, pour faire face à une culture pluridimensionnelle.

Les idées elles-mêmes, diffèrent dans notre pays, les idées politiques, certes, mais là encore peut-on vraiment faire apparaître nos politiciens aux grands courants idéologiques dans le monde et ne sont-ils pas, eux aussi, tributaires du pluralisme des croyances, des coutumes, des langues et de l'éducation qu'ils reçoivent à l'École et à l'Université ? La même différence s'applique à l'idéologie sociale et démographique, les familles issues de milieux totalement opposés appliquant des idées elles-mêmes totalement différentes.

Comment donc assurer une culture idéologique saine dans ce milieu pluraliste ?

D'autant plus qu'à tous ces critères, finissent par s'ajouter des goûts très opposés qui ne manquent pas de créer des paravents de séparation qu'avec grande application on essaie d'abattre mais qui résistent, hélas, contre vents et marées. Ces goûts changent, bien sûr. Avant la guerre, quand vers minuit dans les night-clubs, on avait envie de mettre une ambiance endiablée, on faisait les farandoles sur l'air de « Chevaliers de la Table Ronde », « Alouette », ... et autres chansons à boire. Aujourd'hui, c'est sur des musiques orientales de Wael, Ragheb, Warda et autres Wassouf que toute la salle se lève pour se contorsionner sur des rythmes orientaux et plus particulièrement libanais.

Cette évolution vers le retour aux sources est tout à fait normale, dans un pays qui a été sevré pendant la guerre des orchestres européens qui foisonnaient autrefois. Et la nostalgie des Caves du Roy, de Joe Divério et autres chanteurs français reste encore vive chez ces noctambules qui critiquent les contorsions de toute cette nouvelle génération qui se déchaîne aux rythmes de la musique orientale. Deux générations. Des goûts différents. Des tendances opposées.

Dans tous les colloques qui se sont tenus ces dernières années pour étudier une réglementation de l'audiovisuel au Liban, et particulièrement de la télévision, il s'est toujours trouvé quelques personnages vénérables pour demander la diffusion, sur les chaînes de télévision, d'émissions culturelles. Et chacun de prêcher pour sa paroisse : le musicien voulait des heures pour

le Conservatoire, le poète désirait des soirées de poèmes et de discussions littéraires, l'acteur insistait sur la diffusion du patrimoine théâtral et de tables rondes sur le théâtre.

Si je posais la question, là, à brûle pourpoint à cette assemblée pour connaître leur sentiment à ce sujet en leur demandant : « Que regarderez-vous ce soir à 20h30, un Sylvester Stallone ou la soirée de poésie par notre grand poète Saïd Akl ? » Ou à ces dames : « Verrez-vous Al Assifa Tahob Marratein ou un concert de jeunes musiciens du Conservatoire ? »

Quel serait le pourcentage d'audience du poète ou du concert ? Je ne m'avancerai pas. Mais pourquoi aurais-je posé cette question si je n'étais pas sûr du triomphe de Stallone et de la Assifa.

Quand l'opéra Aïda, pour son centenaire, a été joué aux pieds des Pyramides, il y a 2 ou 3 ans, la Télé Nationale française en a acquis les droits. TF1 diffusa ce soir-là, le Parapluie avec Pierre Richard, une de ces comédies qui ne figureront certes pas au glossaire du Cinéma.

Conclusion : Le Parapluie a eu 45% d'audience, Aida moins de 5%.

N'en concluez pas que je sois contre l'établissement de la Culture à la télévision. J'ai, moi-même, programmé : Problèmes à résoudre, le Français par la Télévision, le Monde scientifique à la CLT, dans les années 60, et c'était des émissions réalisées au Liban. Mais il faut se rendre à l'évidence. Les télévisions actuelles, et celles qui vont rester, sont et seront des télévisions commerciales. Leur principal souci sera de toujours surveiller les résultats de l'audimat, 1% de plus ou de moins dans leurs audiences faisant glisser des centaines de milliers de dollars dans une direction ou dans l'autre.

La solution ne peut venir que de la télévision de l'État. En effet, aujourd'hui, Télé Liban est la propriété totale de l'État et tout comme la politique de l'éducation scolaire, universitaire et technique est du ressort du gouvernement, de même une télévision culturelle devrait être le souci majeur de la télévision d'État, avec le conseil et l'assistance du Ministère de l'Éducation, de la Jeunesse et ses Sports, du Ministère de l'Éducation Technique et du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Culture en plus du Centre Pédagogique qui possède tous les moyens audiovisuels pour produire des émissions culturelles adéquates.

Télé Liban, qui avait à sa disposition tant de canaux de manière légitime et légale, pourrait alors consacrer un de ces canaux pour la diffusion

d'émissions culturelles. Cela ne veut pas dire, bien sûr, des émissions lénifiantes et soporifiques, mais bien au contraire, des émissions de qualité qui apporteraient autre chose au public que les coups de poing et les séries interminables qui engrangent tant de points à l'audimat. Cela ne veut pas dire, non plus, que cette chaîne ne diffusera pas des longs métrages. Mais alors, que de cinéphiles seront aux nues si demain un cycle Louis Jouvet, un cycle Humphrey Bogart, voire un cycle Youssef Chahine étaient diffusés à une heure convenable.

Cette Télé culturelle pourrait alors dresser les dénominateurs communs entre les différentes coutumes et croyances, entre les langues que les Libanais parlent, entre leurs goûts si divers, pour concevoir des grilles de programmes où l'agriculteur de la Békaa, le paysan du sud, l'universitaire de Beyrouth et le propriétaire terrien du Akkar trouveraient, au moins, une heure par soir qui conviendrait à leur goût et leur ferait plaisir. Pour doser et choisir les programmes de cette grille, le directeur des programmes devra passer des nuits blanches, souffrir d'insomnie et réussir la résolution impossible du problème de la quadrature du cercle.

Cette télévision culturelle commencerait, par exemple, tous les soirs à 17 heures par une demi-heure de dessins animés instructifs, suivis d'une demi-heure de programmes pour enfants, présentés par des personnes qui ne prennent par les enfants pour des débiles mentaux.

À 18 heures, nos amies les bêtes seraient les héros du petit écran.

À 18 heures trente, apprenons le français, l'anglais et pourquoi pas l'arabe, à tous ces enfants qui ne les connaissent pas.

À 19 heures, voici la demi-heure de l'agriculteur, de l'environnement, de la circulation, du patrimoine national, de l'instruction civique, de la santé et autres sujets qui forment notre jeunesse.

À 19 heures trente, les nouvelles. Non pas les nouvelles politiques, mais celle du théâtre, des expositions, des concerts, des conférences et autres manifestations, si nombreuses au Liban.

À 20 heures, tous les jours un programme différent. Un jeu intelligent et instructif, mais différent chaque fois, qu'il soit pour les jeunes ou pour autres adultes, (et même du troisième âge, pourquoi pas ?), un concert du Conservatoire National, si mal connu de notre jeunesse, un programme d'initiation à la musique classique, à la peinture, un grand chanteur libanais, un documentaire importé, une table ronde d'universitaires sur les problèmes de

l'emploi ou de l'enseignement général, un théâtre local, une soirée de poèmes ...

À 21 heures, tous les soirs le long métrage digne d'un cycle du ciné-club, présenté par un cinéaste et commenté à sa fin, vers 22 heures 30, par une table ronde.

Et à 23 heures, chaque soir, le documentaire intéressant à la manière d'Ushuïa, un Bouillon de Culture tantôt français, tantôt anglais, souvent arabe, un voyage à travers les pays du monde.

Voilà sept jours bien remplies. Pensez-vous vraiment que ce serait là une télévision qu'on ne regarderait pas ?

Toutefois, cette télévision-là, j'en ai bien peur, ne rapportera pas des sommes folles en publicité. Mais des marques prestigieuses pourraient coller leur nom à un effort de culture et nous pourrions avoir, à l'instar de la télé américaine ou française, des émissions comme « Le Théâtre de Ford », « Les jeux Larousse », ou « L'Environnement » patronnées par Sanita, etc.

Une chaîne qui perdra de l'argent ? Bien sûr. Mais alors que Télé Liban, et avec elle l'État, se tourne vers les autres télévisions en leur disant :

« Pendant plus de dix ans, vous avez violé mon statut légitime de télévision monopolitaire. Vous ne m'avez rien payé en échange. Le gouvernement, dans sa loi, ne vous oblige même pas à payer votre écot. Or, mon devoir est d'éduquer une population et vous, vous allez amasser un pactocle énorme avec vos émissions populaires. J'exige que vous réserviez 10% de toutes vos rentrées pour alimenter les émissions culturelles que vous ne diffusez pas durant le « peak time »⁵.

10%, cela fera en 1996 près de 4,5 millions de dollars. Cela obligera surtout les télévisions à respecter les tarifs et donc à diminuer les fréquences et les interminables plages publicitaires contre lesquelles, audiences, agences et clients s'élèvent avec véhémence. Avec 4,5 millions de dollars, nous pourrions avoir une chaîne émettant 6 à 7 heures par jour. De quoi combler de joie tous ceux qui ne jurent que par la culture mais qui, d'après mon expérience, se ruent sur les Stallone, Sharone Stone et autres Die Hard one, two and three, chaque fois qu'ils sont programmés.

Le 10 mars dernier, Sa Sainteté le Pape Jean-Paul II, faisait sensation en

5. période de forte audience.

prêchant ce qu'il a appelé le « jeûne de télévision » en conseillant aux téléspectateurs de s'abstenir de cette boulimie de l'image. « La Télévision peut pousser les membres de la famille à s'isoler dans leurs mondes privés, les coupant d'une relation interpersonnelle authentique et même la diviser en éloignant les parents de leurs enfants et les enfants de leurs parents ».

Propos de bon sens, diraient bien des pères et mères de famille qui, rentrant de vacances annoncent avec fierté : « On a passé un mois sans télé ». Quand on sait comment le Pape Jean-Paul II est devenu cette superstar capable de réunir 4 millions de personnes à Manille en janvier 1995, entouré de centaines de caméras venues du monde entier, on mesure mieux ce sermon sur l'éclectisme audiovisuel qui prêche un choix. On ne peut pas vivre perpétuellement entre son walkman et quatorze chaînes de télévision.

Pierre Miquel conclut son livre sur « L'Histoire de la Radio et de la Télévision » (Édition Perrin), par ce paragraphe que je livre à votre réflexion :

« L'homo occidentalis, entre autres découvertes, a fait celle de l'image. Elle a gagné, de proche en proche, les pays lointains de l'Est, où elle s'est mise au service des révolutions socialistes ».

« Elle est actuellement l'une des mesures les plus sensibles de l'essor culturel des pays en voie de développement. La civilisation de l'image est liée au progrès de l'homme sur la planète. Ce progrès est défini, prévisible, identifiable. Ce qui l'est moins, c'est la mesure des pouvoirs réels de l'image sur les mentalités dans les années à venir. L'image n'est qu'une technique et, comme telle, elle relève de la dialectique connue de l'opresseur et de l'opprimé : l'homme pourra-t-il, grâce à l'image surmonter mieux ses problèmes ? Ne pourra-t-il pas éviter, avec l'image, de se créer de nouveaux problèmes ? La TV est-elle, comme le prétendit Salvador Dali, le moyen le plus efficace de "crétinisation des masses" ou, au contraire, l'instrument essentiel de leur "affranchissement". Comme l'outil, la télévision sera ce que l'homme en fera ».

Je concluerai, en reprenant cette dernière phrase, pour l'énoncer différemment, car elle sera la porte ouverte à toute la discussion autour de la TV culturelle :

« La télévision sera-t-elle ce que l'homme en fera, ou au contraire l'homme sera-t-il ce que la télévision aura fait de lui ? »